

« Le christianisme comme événement aujourd'hui »

À l'occasion du XIX^e anniversaire de sa mort, voici les notes de la conférence de Luigi Giussani organisée par l'Association Charles Péguy et le Centre Culturel San Carlo (Milan, le 28 octobre 1992).

par **Davide Prospero**

Modérateur. Don Giussani nous parlera ce soir du thème : « Le christianisme comme événement aujourd'hui », qui exprime précisément le génie avec lequel l'expérience qu'il a suscitée et vécue dans l'Église et pour l'Église aujourd'hui nous a tous touchés. Il y aura ensuite la place pour quelques questions.

Luigi Giussani. Il me semble objectivement que la signification de ce thème (« Le christianisme comme événement aujourd'hui ») est dictée par le fait qu'aujourd'hui, on associe plus facilement le terme « christianisme » à une série de valeurs morales ou à une prédication des valeurs morales, au souci de valeurs morales. Je ne dis pas que le christianisme ne s'intéresse pas aux valeurs morales, je dis simplement que le christianisme ne coïncide pas du tout avec la prédication de valeurs morales. Si nous avons assisté à la messe dimanche dernier, la magnifique parabole du pharisien et du publicain (cf. *Lc* 18, 9-14) nous a surpris une fois de plus : elle nous surprend toujours à la fin, quand elle dit que le publicain est sorti du temple pardonné, « justifié », en règle, en paix, tandis que le pharisien, qui avait vanté toutes les bonnes choses qu'il avait faites, en est sorti condamné (et il ne mentait pas, le Christ n'a pas dit : « Le pharisien a dit des mensonges », pas du tout). Il n'est pas immédiatement nécessaire d'élucider la raison ultime de cette opposition ; elle peut résulter de la conclusion d'autres réflexions. Mais ce que je veux dire, c'est que pour quelqu'un qui doit parler de christianisme, penser au christianisme ou vivre le christianisme, l'important, l'essentiel est qu'il ne peut réduire ce à quoi il veut s'intéresser ou ce qu'il veut vivre à des valeurs morales qu'il parviendrait à traduire en actes par sa propre force de volonté. Le christianisme est un fait, un événement, un fait objectif : même si le monde entier ne croyait pas, il ne pourrait plus le supprimer. Aucun raisonnement ne peut tenir : « *Contra factum non valet illatio* », face à un fait, c'est inutile, on ne peut opposer à un fait un raisonnement, la force d'un raisonnement.

Le christianisme est un événement, au sens qu'il n'est pas avant tout une prédication morale. Puisqu'il s'agit d'un événement qui implique Dieu, une initiative du Mystère dans la vie de l'homme, dans l'histoire de l'homme, je crois que le préalable le plus important est le type d'attention ou la tension de tendresse qu'a l'homme envers lui-même. Si un homme n'a pas envers lui-même d'attention ni de tendresse, la même tendresse qu'une mère envers son enfant, il est dans une attitude que je qualifierais de nécessairement hostile à l'événement chrétien. Pour méditer sur moi-même, je pars souvent d'une phrase de Rainer Maria Rilke : « Et tout est unanime à nous taire, moitié / honte peut-être, moitié indicible espérance » (« Deuxième élégie de Duino », v. 42-44, dans *Élégies de Duino*, Gallimard, Paris 1994, p. 41). Je n'ai jamais trouvé une telle synthèse de ce que l'homme perçoit existentiellement de lui-même s'il se pense avec attention, s'il se porte à lui-même un minimum d'attention, que cette phrase de Rilke. S'il se regarde lui-même, l'homme ressent de la honte, de l'ennui, il a honte jusqu'à l'ennui, et pourtant il ne peut nier un élan, un élan irréductible constitutif de son cœur, un élan irréductible vers une plénitude, vers ce qu'on pourrait appeler une perfection ou une satisfaction, qui ont le même sens sur le plan étymologique : « perfection » a un sens plus ontologique, et « satisfaction » un sens plus eudémonologique, autrement dit de sentiment. Je crois que Dieu est venu précisément pour apporter une réponse à cette perception qui, à mon avis, je le répète, est la seule perception réaliste que l'homme puisse avoir de lui-même, s'il se pense avec attention et avec une tendresse maternelle. Si Dieu est venu, il est venu pour répondre à l'homme, à

l'homme qui, d'une part, a honte, honte et ennui de lui-même, l'homme qui trouve en lui-même des limites, des limites dont il est complice ; mais l'homme qui, d'autre part, ne parvient pas, qui ne peut réussir à faire taire ce cri qu'il a dans le cœur, cette attente qu'il a dans l'âme.

Quoi qu'il en soit, Dieu a agi ainsi pour répondre à la situation de l'homme. C'est pour cela qu'il est venu, en devenant le sauveur de l'homme : il est le sauveur de l'homme, il est le rédempteur de l'homme. Mais je ne veux pas insister uniquement sur ces aspects, même si ce préambule me semble nécessaire : le fait que Dieu a agi pour moi. Saint Paul le dit textuellement : « ...qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi » (Cf. *Gal* 2, 20). Et chacun de nous qui sommes ici (pardonnez-moi si je le dis) doit répéter, peut répéter et doit répéter cette phrase de saint Paul : « pour moi », autrement dit pour me libérer ; pour me libérer, oui, pour me libérer de l'ennui de moi-même et du poids de ces limites que je trouve, que je trouve en moi dans tout ce que je fais. De ce point de vue, le christianisme a un point de départ pessimiste sur l'homme. Ce n'est pas pour rien qu'il parle de péché originel, comme le premier mystère, sans lequel plus rien ne s'explique ; c'est un mystère, mais sans ce mystère, plus rien ne s'explique de la contradiction dans laquelle l'homme vit inexorablement. S'il est pessimiste, s'il est initialement pessimiste au sujet de l'homme, il finit toutefois par un optimisme, un optimisme profond, profond et exigeant. L'optimisme par lequel on peut affirmer : « Si Dieu est pour moi, qui sera contre moi ? » (Cf. *Rm* 8, 31), comme l'écrit encore saint Paul. L'action de Dieu a consisté dans le fait que le mystère de Dieu s'est conformé à un homme réel, il a pris la réalité d'un homme véritable, à savoir un homme conçu dans l'utérus d'une femme et qui, de ce petit caillot presque invisible, se développe comme bébé, comme tout-petit, comme enfant, comme adolescent, comme jeune, jusqu'à être, jusqu'à devenir le centre d'attention de la vie sociale du peuple juif, jusqu'à entraîner les foules derrière lui, et jusqu'à avoir les foules contre lui, à cause de l'attitude de ceux qui détiennent le pouvoir, jusqu'à être crucifié, tué, et jusqu'à ressusciter, ressusciter de la mort. C'est donc par un fait, un fait intégralement humain, que Dieu agit. Pour expliquer aux jeunes le sens de tout cela, je leur dis : « Pensons à un couple qui n'a pas d'enfant pendant deux ans, imaginons comment leur vie s'exprime, comme elle s'ordonne même facilement. Au bout de deux ans, ils ont un enfant. Cet enfant perturbe toute leur vie, et ils ne peuvent plus vivre comme avant ». Voilà, le fait chrétien est comme un enfant qui naîtrait dans une famille (de fait, il est né aussi comme un enfant) : l'événement chrétien, c'est Dieu qui entre dans la vie de l'homme et dans l'histoire de l'homme, comme entre dans la vie de l'homme et dans la vie de sa famille et de l'histoire de l'humanité un enfant qui naît d'une femme. Dans sa première lettre, saint Jean dit aux premiers chrétiens : « Ce que nos mains ont touché, ce que nos yeux ont vu, ce que nos oreilles ont entendu du Verbe de vie », c'est-à-dire de la vérité, « nous vous l'annonçons » (Cf. *1Jn* 1, 1-3), car la vérité s'est faite tangible, visible, audible, comme on écoute quelqu'un parler, comme on voit quelqu'un devenir présence, comme on touche de ses mains un ami.

À ce stade, je pourrais m'arrêter là, car ce qu'il y a à faire, à ce stade, c'est uniquement regarder en face cet événement, ce qui est arrivé. Et chacun sent réellement toute sa responsabilité mise en jeu, pour choisir si le reconnaître ou ne pas le reconnaître, parce qu'on peut reconnaître cela, et on peut ne pas le reconnaître. Nombreux sont ceux qui l'ont vu, qui l'ont reconnu, et puis qui ne l'ont pas reconnu, qui ont crié : « Crucifie-le » (*Mc* 15, 13-14). Mais cela, nous pouvons le comprendre, nous qui savons par nous-mêmes ce qu'est l'homme, comment il peut se comporter. Ensuite, le reste, ce sont des approfondissements suggestifs, qui doivent être communiqués aux jeunes dans le cadre d'une éducation à la foi et que chacun peut reprendre à son compte. Je dis que je peux m'arrêter là, parce que j'aimerais savoir ce qu'on peut dire de plus en dehors de cela : que Dieu est devenu un homme ! Alors le christianisme, c'est toucher, voir, écouter, adhérer, suivre cet homme. Comme ce fut le cas pour saint Pierre.

Ce jour-là, dans la synagogue de Capharnaüm, Jésus avait longuement parlé et il s'était ému, parce que tous ceux qui, la veille, avaient été avec lui de l'autre côté du lac de Génésareth, avaient fait le tour du lac pour venir le reprendre. Il s'était enfui, à un moment donné, parce qu'ils voulaient le faire

roi : il avait multiplié le pain ! Ils sont entrés dans la synagogue de Capharnaüm, et il s'est ému en voyant l'acharnement avec lequel les gens l'avaient cherché, l'avaient recherché, et il a dit : « Vous me cherchez parce que je vous ai donné du pain à manger, mais je vous donnerai ma chair à manger » (Cf. *Jn* 6, 26-58). Justement parce que le Christ était un homme, les images lui venaient de son expérience d'homme, et l'image la plus inconcevable qui lui soit venue, celle de rester parmi nous sous le signe du pain et du vin, cette chose qui est la plus inconcevable de toutes celles qu'il pouvait penser, elle lui est venue à l'esprit à ce moment-là, à cause de l'émotion que suscitait en lui la fidélité au moins extérieure de ces gens ; ils le cherchaient. Mais Sa réponse ne correspond pas à ce que ces personnes attendaient de lui. Alors, sous l'influence des intellectuels notamment, les gens sont partis petit à petit, tous, jusqu'à ce que ne restent, dans le silence de la pénombre du soir, que les habitués, les plus affectionnés. Jésus brise le silence le premier : « Vous aussi, vous voulez partir ? ». Et Pierre de répondre, avec sa spontanéité habituelle : « Maître, nous ne comprenons pas non plus ce que tu dis, mais si nous partions, où irions-nous ? Toi seul as les paroles qui donnent sens à la vie » (Cf. *Jn* 6, 59-69).

Je dis que ce petit groupe de personnes qui l'a suivi constitue précisément le début de l'histoire chrétienne : parce qu'ils l'ont suivi, ils ont reconnu qu'il y avait en lui quelque chose d'exceptionnel, et ils ne pouvaient pas s'expliquer le pourquoi ni le comment. D'ailleurs, quand le Christ leur demande à une autre occasion : « “Les gens, qui disent-ils que je suis ?”. “Certains disent que tu es le fils de Belzébul, d'autres disent que tu es un grand prophète”. “Mais vous, qui dites-vous que je suis ?”. “Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant” », lui répond Pierre. Et le Christ de répliquer : « Heureux es-tu, Pierre, tu as de la chance, parce que tu m'as donné une réponse que tu ne peux pas comprendre, et tu l'as donnée parce que le Père te l'a suggérée » (Cf. *Mt* 16, 13-17). Pierre n'avait rien fait d'autre que reprendre les paroles prononcées par Jésus en d'autres occasions. Ils le suivaient en s'imprégnant, en adhérant à cause de ce qu'ils comprenaient, en faisant ce qu'il disait, autant qu'ils le pouvaient. Tels qu'ils étaient, ils le reconnaissaient, en le suivant. Ils le suivirent. Voilà, le christianisme est l'histoire des hommes qui, en entrant en contact d'une manière ou d'une autre avec cet événement, avec l'événement du Christ, avec ce fait historique, l'ont suivi, chacun comme il pouvait, chacun comme il peut.

En réalité, il faut ajouter quelque chose, avant d'en tirer les deux conséquences que je tiens à souligner.

L'action de Dieu est que le Mystère est devenu un enfant dans le sein d'une femme, un caillot de chair dans le sein d'une femme, une partie du corps d'une femme, né comme n'importe quel autre enfant. Je pense toujours à ce passage au début de l'Évangile, je suis toujours très touché par l'annonciation de l'ange à Marie, parce qu'il y a tout le discours et, à la fin, Marie dit : « *Fiat*, oui, qu'il me soit fait selon ta parole ». Et après ce point, il y a une phrase qui dit : « Et l'ange la quitta » (Cf. *Lc* 1, 38). Je suis vraiment impressionné par la situation dans laquelle se trouvait cette jeune-fille de quinze-seize ans et j'y pense presque tous les jours : entièrement seule, avec le Mystère qu'elle avait en elle (qu'elle ne pouvait même pas constater, parce qu'il venait de commencer), avec ses parents auxquels il fallait le dire, avec son fiancé auquel il fallait le dire. « Heureuse es-tu, toi qui as cru à l'accomplissement en toi de ce que Dieu a dit » (Cf. *Lc* 1, 45), lui dira Élisabeth, que Marie va voir aussitôt, immédiatement, parce qu'elle avait su par l'ange que sa cousine était enceinte de six mois (Cf. *Lc* 1, 36-45).

Donc le mystère de Dieu a pris l'initiative envers l'homme, en devenant enfant : voilà le fait. Et le christianisme est cet événement, il « est » cet événement.

Mais... et maintenant ? Je ne dis pas seulement maintenant, mais dix ans après la mort du Christ, un an après la mort du Christ, cent ans après, cinq cents ans après, mille ans après, deux mille ans après, maintenant ; parce que la question que je me pose est la suivante : où est-il maintenant ? Les premiers chrétiens aussi se la sont posée, ceux qui vivaient encore à l'époque des apôtres, après le départ de Jésus. Une personne contactée le lendemain de son ascension au Ciel se posait la même question que moi maintenant. Et pourtant il a dit : « Je serai avec vous “tous” les jours » (relevons ces incises de l'Évangile, qui représentent toujours quelque chose de grand), « je serai avec vous tous les jours

jusqu'à la fin du monde » (Cf. *Mt* 28, 20). Et je suis chrétien parce que Lui, Dieu, est présent parmi nous et sera présent tous les jours jusqu'à la fin du monde ; je suis chrétien pour cela, je pourrais avoir commis mille erreurs hier et dix mille crimes, si je dis cela, je suis chrétien ; j'aurai plus besoin que les autres de la miséricorde du Christ, mais je suis chrétien, et quelqu'un qui n'a pas commis de crimes, qui a payé les dîmes, qui a respecté toutes les fêtes de la liturgie juive comme le pharisien, ne l'est pas !

Mais le Christ est resté présent dans le monde, dans l'histoire, et il le sera jusqu'à la fin des siècles à travers l'unité de ceux qu'il saisit et introduit dans Sa personnalité ; et il a créé un geste précis, par lequel il prend l'homme et l'introduit dans sa personnalité : ce geste s'appelle le Baptême, le sacrement du Baptême. Sa présence est visible, tangible, audible, en tant qu'unité des croyants en Lui, une unité qui a aussi un nom historique, « Église », qui signifie tout simplement « réunion ». Mais l'objectivité de Sa présence est sauvée, elle est assurée précisément par cette unité, comme si c'était une tente, comme la tente sous laquelle il y avait le mystère de Dieu, la tente dressée au milieu du campement juif : cette unité entre ceux qui croient en lui, qui le reconnaissent, ceux qu'il a saisis et introduits dans sa personnalité est comme une tente ; cette unité dans laquelle Il est réellement présent est comme une tente. Et l'Eucharistie n'est autre que l'extrême expression concrète de Sa présence concrète.

Saint Paul, qui est celui qui, plus que tous, a souligné cette identification de la présence du Christ, du Dieu fait homme, avec l'unité de ceux qui croient en Lui, l'a compris lorsque, désarçonné de son cheval, il s'est entendu dire : « Saul, Saul, pourquoi "me" persécutes-tu ? » (Cf. *Ac* 9, 3-4). Il n'avait jamais vu Jésus de Nazareth, il ne l'avait jamais vu et persécutait les chrétiens ; ce sont les chrétiens qu'il persécutait. « Saul, Saul, pourquoi "me" persécutes-tu ? ». C'est là qu'est probablement survenue l'intuition qui a fait comprendre à saint Paul l'identification dont nous parlons. Mais cette identification était déjà visible aux temps du Christ lui-même. Comme Il ne pouvait pas aller partout, il envoyait les siens deux par deux dans les villages qui Le demandaient ; et ceux-ci revenaient enthousiastes en disant : « Maître, ce que tu accomplis, nous l'avons accompli nous aussi ; les miracles que tu accomplis, nous les avons accomplis nous aussi. Les gens nous écoutent nous aussi » (Cf. *Mc* 6, 7-13). Dans le village où allaient ses deux disciples se produisait le même phénomène que celui qui se produisait là où Lui se trouvait. Dans le village où allaient ses deux disciples, comment le Christ était-il présent ? À travers les deux qu'il avait envoyés. La méthode que le Christ a utilisée pour continuer sa présence parmi nous, la méthode qu'il a utilisée était déjà à l'œuvre de son vivant. À travers la présence de ceux qui croient en lui, il est présent, au sens littéral du terme.

Par conséquent, le christianisme comme événement est Dieu fait homme et présent dans l'histoire à l'intérieur (pour m'exprimer clairement) de l'unité de ceux qui croient en Lui. Cette unité a une valeur non affective, elle ne se réduit pas au terme « compagnie », elle ne s'identifie pas aux personnes qui sont du même avis : « Vous qui avez été baptisés », dit saint Paul, « vous avez revêtu le Christ. Il n'y a plus ni juif ni grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre », les grandes divisions sociales et culturelles de l'époque, « il n'y a plus l'homme et la femme, car tous, vous ne faites plus qu'un dans le Christ Jésus » (Cf. *Gal* 3, 27-28) ; et il utilise le terme *eis*, qui signifie en grec « un » au sens personnel, de la personne, mais au masculin : « Vous ne faites qu'un, *eis*... ». « Vous êtes "moi" », avait-il dit à saint Paul. « Pourquoi "me" persécutes-tu ? ». Voilà l'aspect le plus difficile, pour moi sans aucun doute : et qu'on me pardonne si j'ose dire « pour nous tous », parce que la manière dont nous avons été éduqués oublie un peu cela, ou bien le survole un peu – je l'ai dit aussi l'autre jour à un journaliste à Lourdes (Cf. « Don Giussani: il potere egoista odia il popolo » [Don Giussani : le pouvoir égoïste déteste le peuple, *ndt*], interview de G. da Rold, *Corriere della Sera*, 18 octobre 1992, p. 3 ; maintenant dans *L'io, il potere, le opere, Marietti* 1820, Gênes 2000, p. 214-219). Mais je peux connaître le Christ à travers quelque chose de présent. Car tel est le génie de Dieu : pour se faire connaître de l'homme et pour sauver l'homme, il s'est fait présence.

L'unité des croyants est le visage contingent, voire banal, de cette présence divine. Et de même qu'à l'époque sont devenus chrétiens et ont changé ceux qui l'ont suivi, de même aujourd'hui devient chrétien et se change, se change en tant qu'homme, celui qui suit cette unité, celui auquel le Christ a donné un signe d'objectivité absolue, qui est l'évêque de Rome, le chef de la communauté de Rome ; parce que tout, tout converge vers cela (même un concile œcuménique ne vaut rien, ne vaudrait rien sans la signature de l'évêque de Rome). C'est exactement le contraire de ce que nous imaginons ou que nous aimons imaginer : ce n'est pas notre opinion qui nous mène à Dieu, ce n'est pas notre façon de penser, ce n'est pas une confrontation dialectique avec d'autres, ce n'est pas le résultat d'une étude théologique : c'est le fait de suivre une présence. La première conséquence que je voulais évoquer est donc la suivante : suivre une présence.

Mais « suivre une présence » explique aussi le chemin moral ; non seulement l'appartenance, du point de vue de l'adhésion, mais aussi le chemin moral que parcourt un homme. Il y a une très belle analogie dans la nature : comment fait un enfant pour acquérir sa propre personnalité ? Plus la famille est humainement riche, intense, attentive, respectueuse, bref, plus la famille est humaine dans sa manière de traiter l'enfant, plus elle est fidèle à sa mission, et plus l'enfant grandit avec sa personnalité, plus il devient lui-même ; il acquiert d'autant plus une personnalité qu'il suit ses parents, le fait, l'événement de sa famille. En suivant l'événement de sa famille, en absorbant ses incitations, presque par osmose, presque par pression osmotique, il se retrouve à quinze ans différent des autres, parce qu'il a eu cette famille-là ; il est lui-même parce qu'il sait rendre compte de ses choix, il sait rendre raison de ce qu'il fait. Par analogie, il en va de même du problème moral pour le chrétien.

De même qu'être chrétien, c'est adhérer à une présence, de même c'est en suivant cette présence, autrement dit en participant aux incitations de cette présence, que l'on change, que l'on se change, que l'on comprend et que l'on se transforme. Avec une précision magnifique, que le Seigneur a soulignée dans sa formule de perfection, quand il a dit : « Soyez parfaits comme est parfait votre Père qui est aux cieux » (Cf. *Mt 5, 48*). Et qui peut être parfait comme Dieu ? Le Christ a donc indiqué que la véritable moralité consiste entièrement en une tension vécue, autrement dit c'est un chemin : la vie comme chemin, *homo viator*. Les gens du Moyen-Âge l'avaient très bien compris : la vie est un chemin, si bien que la valeur d'une personne réside dans sa fidélité à cette tension, cette tension à apprendre et à suivre. Si elle tombait mille fois en une journée, elle reprend mille fois. La deuxième conséquence que je veux souligner est donc ce concept d'une morale comme tension. Saint Ambroise écrivait dans une lettre que le saint n'est pas celui qui ne commet pas de faute, mais celui qui s'efforce constamment de ne pas tomber (Cf. Saint Ambroise, *Explanatio Psalmi 1, 22, Explanatio Psalmi 36, 51*). Devant mes élèves en classe, quand je lisais ce passage de saint Ambroise, j'observais : « Imaginez un homme qui fauterait tous les jours, parce qu'il a un très grand défaut, très grave (et tous les jours il faute, tous les jours), et qui dirait tous les matins en se levant : "Mon Dieu, je t'en prie humblement, aide-moi à me surpasser, aide-moi à me corriger" ; et tous les jours il fauterait, et pendant cinquante ans il continuerait comme cela en se levant chaque matin avec cette reprise sincère, avec ce cri sincère, et tous les jours il fauterait... : c'est un saint (un saint !), un saint dont les journées seraient pleines de fautes ». La conception de la morale qui naît du christianisme comme événement est bel et bien celle-là : la moralité est une tension, qui se produit comme on suit ; et on suit comme on peut, comme on y arrive, selon la grâce qui est donnée.

Dans un tel contexte, le Mystère revêt une apparence, il revêt un visage : « Ce n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants » (Cf. *Lc 20, 38*), dit le Christ ; autrement dit ce n'est pas le Dieu de nos pensées, mais le Dieu vrai, réel, qui est avant toute chose, sans commune mesure avec nos pensées. « Mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes chemins ne sont pas vos chemins » (Cf. *Is 55, 8*). Mais ce Mystère, dans un tel contexte, ne reste pas entièrement mystère, il ne reste pas entièrement inconnu. Dans un tel contexte, cet enfant qui devient grand, qui meurt et qui ressuscite, nous explique réellement le Mystère, lui qui, en ressuscitant, envahit irrésistiblement l'histoire, en attirant à lui des gens dont l'unité constitue son Corps, son Corps mystérieux, son Corps mystique (comme on dit), ou peuple de Dieu, qui est (je me suis permis de faire cette comparaison tout à

l'heure) comme la tente des juifs dans le désert, qui contenait l'arche de l'Alliance, ce Mystère réellement présent. Il nous l'explique au sens où il montre la correspondance précise, parfaite, puissante, suggestive, pleine de tendresse du Mystère avec notre vie (comme le disait Rilke : affaiblie d'une part, et pleine d'une indicible espérance de l'autre) : cela s'appelle la « miséricorde ». La définition suprême du Divin, de l'Être, que le Christ a introduite dans le monde et qu'il fait perdurer à travers l'unité des croyants comme proposition pour le pauvre homme de tous les temps et de toutes les conditions, c'est le terme « miséricorde ». Dieu est miséricorde, un terme autrement inconcevable pour nous.

Modérateur. Merci ! Comme je le disais, il reste maintenant de la place pour quelques questions, pour nous aider à comprendre la portée ce que don Giussani nous a dit.

Giussani. En tous cas, il y a une preuve permanente de cette portée, du moins pour moi, parce qu'en parlant de cette manière, des dizaines et des dizaines de milliers de personnes ont suivi et suivent. En parlant de cette manière ! Je me rappelle qu'un grand prêtre de notre diocèse, pour lequel j'ai une grande estime, le père Barbareschi (Monseigneur Giovanni Barbareschi, 1922-2018, du diocèse de Milan), était venu à une rencontre que je tenais pour le monde de l'université dans la salle rouge du PIME (Institut Pontifical des Missions Étrangères). Il était entré et s'était mis au fond. Je me disais : « Qui sait ce qu'il fait là ? », parce qu'il avait l'air un peu embarrassé. Puis nous avons terminé et tout le monde est sorti ; il est resté là et il m'a dit : « Dis-moi, tu parles toujours comme cela ? ». Et je lui ai dit : « Eh, oui ! ». Et lui : « Qu'est-ce qu'ils y trouvent ? ». Alors j'ai dû faire acte d'humilité. Mais je ne crois pas que ce soit de l'intransigeance aveugle. Le christianisme n'est pas concevable en dehors de ces termes. Je n'ai pas été exhaustif dans les termes, j'ai évoqué certains points qui me semblaient fondamentaux. Parce que l'Enfant Jésus est fondamental, comme est fondamentale l'unité de l'Église, qui est l'unité des croyants ; mais sans reconnaître la norme objective du magistère papal, ce n'est plus une unité, elle est abandonnée à l'herméneutique, à l'interprétation des gens, et chacun pourrait penser ce qu'il veut (et qui l'en empêche ?). Et que serait cette Église, si elle ne devenait pas proche de toi et de moi au point de se réaliser dans une compagnie dans laquelle on se retrouve et on s'entraide, avec cinquante, soixante, soixante-dix, quatre-vingts autres personnes ? Quelque chose d'abstrait et de politique, un phénomène curieux ou un phénomène politique. C'est pour cela que Jean-Paul II a dit il y a quelques temps aux évêques espagnols de Tarragona (il l'a répété dernièrement, je ne me souviens plus en quelle occasion) que l'Église doit coïncider avec une communauté vivante, autour de la personne (*Discours aux évêques espagnols de Barcelone et des provinces ecclésiastiques de Tarragona et Oviedo, en visite « ad limina apostolorum »*, novembre 1995, 5). Le réveil du peuple chrétien pour une plus grande conscience de l'Église, en construisant des communautés vivantes dans lesquelles suivre le Christ devient concret et inclut toutes les dimensions de la vie, est la réponse adaptée à la culture séculariste qui menace sérieusement les principes chrétiens et les valeurs morales de la société. C'est la méthode dont je parlais au journaliste que j'ai cité tout à l'heure : puisque Dieu a fait l'homme et la femme et puisqu'il a fait l'histoire de l'homme comme salut, en se faisant compagnon de route pour l'homme, le Dieu de la famille est le Dieu de l'Église, c'est-à-dire du peuple qui a crié vers Dieu et qui a été sauvé, comme le disait Esther dans la Bible (Cf. *Est* 10, 3f). Nous le lisons une fois par semaine dans la Liturgie des Heures : « Ma nation, c'est Israël, ceux qui crièrent vers Dieu et furent sauvés » (Cf. *Ps* 22 (21), 6). Alors, c'est la même méthode : pour faire naître un homme, le faire grandir, le faire devenir lui-même, pour définir un homme, pour rendre un homme parfait, Dieu utilise la même méthode : la famille comme première compagnie. Mais si celle-ci ne sait pas se dilater, elle devient une prison, ou bien elle devient une tombe, et les personnes fuient, elles s'enfuient.

Voilà pourquoi on naît dans la « famille » qu'est l'unité des croyants, l'Église, l'Église corps du Christ ; on naît dans le corps du Christ et on y grandit, parce que personne dans l'Église n'est comme toi et personne n'est comme moi, il n'y a pas une personne égale à l'autre. Et cette diversité qui, pour la culture libérale et rationaliste, est une objection puissante au fait de vivre ensemble (la diversité est

une objection puissante pour la culture moderne, par exemple pour la praticabilité même de l'État), devient ici la richesse d'une identité qui se trouve au-delà et qui génère chacun. Car le Christ est hier, aujourd'hui et toujours ; Il est pour lui [Don Giussani désigne son voisin, *ndt*], qui a son caractère que j'aimerais avoir moi aussi, et Il est pour moi qui ai mon caractère, que mon voisin voudrait avoir lui aussi.

Intervention. Je voulais demander : dans la journée, qui est si souvent envahie par des dizaines de problèmes, comment faire pour vivre, pour suivre cette Présence ?

Giussani. Suivre la Présence équivaut à une autre expression : faire mémoire de cette Présence. Quand j'allais à l'école primaire (ensuite, je suis entré au séminaire), la présence de mon père, surtout de mon père, planait sur moi en permanence, à mes yeux. J'ai volé une seule fois dans ma vie : en allant à l'école et en passant devant l'étal d'un marchand de fruits et légumes sur lequel il y avait des marrons chauds, un de mes camarades qui marchait à côté de moi m'a dit : « Prends-en, prends-en ! ». Et j'ai tendu la main et j'en ai pris, et personne ne m'avait vu. Le soir, mon père rentre à la maison du travail, et me dit : « Dis-moi, qu'est-ce que tu as fait ce matin ? ». J'ai perçu mon père comme omniprésent, comme Dieu, pour faire court. La manière de suivre cette Présence est donc de se la rappeler. C'est pour cela que l'Église dit : si, dans ce laps de temps qui devient pour tout homme la mesure de son expressivité, à savoir le travail, la semaine de travail, si pendant cette mesure tu ne consacres pas le moindre moment à la mémoire du Christ, si tu ne vas pas à la messe le dimanche... moins que cela, on meurt : c'est un péché mortel ! Autrement dit, ce n'est pas être évasif de dire que pour suivre cette Présence, il faut se la rappeler, en faire mémoire.

Il y a un beau texte, que tu as probablement lu, *Récits d'un pèlerin russe*, un texte orthodoxe russe, dans lequel il est dit qu'il faut s'habituer à invoquer le Seigneur, à faire mémoire du Seigneur, une fois, dix fois, cent fois, dix mille fois par jour, jusqu'à ce que cela coïncide avec la respiration (Cf. *Récits d'un pèlerin russe*, Seuil, Paris 2014, Premier récit). C'est ce que dit le texte, de façon très belle. Si je pense que le Seigneur est plus concret que ma mère, qu'il est plus proche de moi que ma mère ou mon père, si je pense cela, alors le désir de multiplier la mémoire est non seulement légitime, mais inévitable, et le faire devient non seulement possible, mais réel. Une personne peut ainsi commettre consciemment une erreur, et se rappeler immédiatement cette Présence. Et cette multiplication de la mémoire raccourcit de plus en plus le temps de la distraction et le temps de la trahison. En effet la distraction, pour l'homme adulte, c'est la distraction par rapport à Celui duquel il naît en ce moment. Parce que moi, en ce moment, je ne me fais pas moi-même. Je dis toujours aux jeunes : « Dites-moi s'il existe quelque chose de plus évident que cela, que le fait qu'en cet instant, tu ne te fais pas par toi-même, je ne me fais pas moi-même ». Alors, en cet instant, je nais d'une autre chose et cette autre chose s'appelle Dieu, qui est devenu un homme, et donc je nais du Christ. Plus cette réflexivité fait mûrir la personnalité, c'est-à-dire moins elle est quelque chose d'ajouté, une fuite dans l'abstrait, plus je multiplie cette mémoire, et plus je sens la consistance de mon moi naître de là où il naît. Et pourtant je conserve en moi la même faiblesse, si bien que, tout en y pensant, je peux tomber, je peux déraiser.

J'insiste sur ces points, parce que le fait que le christianisme soit miséricorde, que l'Être soit miséricorde, est quelque chose de magnifique : il n'est humainement pas concevable de penser à son propre destin, si ce n'est pas une miséricorde. D'ailleurs, ceux pour qui le destin n'est pas une miséricorde n'y pensent pas, ils ne peuvent pas y penser. Et puisque le destin plane de plus en plus sur nous et qu'il arrive, les premiers sont plus intelligents que les seconds, la première attitude est plus intelligente que la deuxième. Et puis, pardonnez-moi, mais la véritable réponse à la question posée (à savoir que pour suivre, il faut se rappeler) libère de tout moralisme : ce ne sont pas des lois à appliquer, c'est un rappel à avoir. Quand j'allais à l'école, avec mon maître Fossataro, centurion de la milice, en CM2, j'avais toujours mon père sous les yeux : ce n'étaient pas des lois que mon père m'expliquait, c'était lui-même ! Et j'appliquais des lois en pensant à lui. C'est plus synthétique, plus affectif, plus humain, plus simple.

Intervention. Si la mémoire permet à ce fait, à cet événement de rester vivant, alors pourquoi arrive-t-il qu'entre nous chrétiens, par exemple, l'événement soit souvent réduit à des règles humaines, parfois tout en faisant mémoire ? Je le dis parce que j'observe cette tendance en moi, et aussi parce qu'il m'arrive souvent, par exemple à la messe, de le voir se reproduire dans les sermons qui commentent la liturgie.

Giussani. Je suis d'accord avec vous, je ne sais pas quoi vous dire : c'est la méthode qui n'est pas la bonne, la méthode de transmission. Comme je le disais à ce journaliste à Lourdes, les parents veulent le bonheur de leurs enfants, mais c'est comme s'ils avaient oublié de leur enseigner la méthode pour y arriver. C'est comme s'ils ne savaient plus quelle voie montrer pour y parvenir. Et de même, nous pouvons communiquer la foi, communiquer notre évidence du fait chrétien, communiquer notre message : « le Mystère de Dieu parmi nous », sans respecter la méthode qu'implique cette vérité. Et la méthode est celle créée par le Christ ; la méthode est la présence, telle que Lui-même l'a définie, la présence de l'unité des croyants, la présence d'une compagnie : une compagnie signifie des personnes qui sont ensemble parce qu'Il est là, parce qu'elles Le reconnaissent. Il n'est pas absolument nécessaire d'avoir – comment dire – la fougue que je peux manifester à certains moments, chacun a son caractère. Mais voilà la réponse. C'est Lui qui enseigne la méthode : « Soyez unis, suivez ; pour Me suivre, vous devez suivre votre compagnie ; une compagnie, c'est-à-dire une unité de personnes qui se mettent ensemble parce que Je suis, parce qu'elles me reconnaissent. Et alors, elles s'enseignent mutuellement, elles se pardonnent mutuellement ». C'est un défaut dans la méthode de transmission.

À mon avis, depuis cent ans, nous nous sommes trompés en tant que chrétiens, en tant que peuple chrétien, sur ce point comme méthode, comme méthode de communication. On dit : « Les facteurs essentiels de la réalité de l'Église sont le Magistère infaillible... » – le magistère, qui est une réalité objective, infaillible, parce que le dernier mot n'est pas dans mon interprétation, le dernier mot est extérieur à moi, ce qui est une valeur implicite du christianisme : la valeur ultime, la vérité est une réalité extérieure à moi ; ils sortaient de chez eux, et ils trouvaient la Vérité qui parlait dans la rue : Dieu, compagnon de l'homme – « ...le Magistère de l'Église et les Sacrements ». Qu'est-ce que le sacrement ? Une présence. Le sacrement est la forme la plus simple de la mémoire. Alors, nous commençons par dire ces deux choses, mais ensuite, méthodologiquement, nous poursuivons notre image de communication ou d'évaluation, de jugement, notre image conclusive, le terme de nos discussions, l'opinion théologique sur une question de théologie, ce que disent les journaux, ce que dit la télévision, ce que disent les prêtres.

Je répète ce que je dis aux jeunes, à savoir qu'il est spectaculaire que le Christ ait imposé une seule chose, qu'il ait obligé à réaliser une seule chose ; il nous a obligés à une seule chose, comme méthode pour communiquer avec lui : les sacrements, qui sont des gestes dans lesquels l'homme n'a besoin de rien faire, sauf de garder les yeux ouverts, d'être conscient. Comme les hommes qui venaient se confesser à Pâques, *illis temporibus*, ils venaient et restaient là, immobiles. Alors je leur posais quelques questions et ils disaient : « Oui », ou bien aussi « Oui, non », ils faisaient signe de la tête et je leur donnais l'absolution. Moins que cela, on meurt. Il n'y a pas besoin de penser à qui sait quoi, de savoir ressentir, d'avoir des émotions particulières. C'est comme de dire : ceci est un livre ! Le christianisme est un fait ! Alors, la méthode pour l'apprendre est d'être dedans ; cela signifie être dans une compagnie de personnes qui se réunissent ou qui se reconnaissent unies parce qu'il y a le Christ. Cela s'appelle « communion », comme le sacrement. Mais il y a une distance entre cela et notre manière habituelle de vivre parce que – je m'excuse – c'est précisément ce qui ne nous a pas été enseigné. De même que maintenant, on perd le sens de la famille, cette cohésion qui, par osmose, par pression osmotique, fait grandir un enfant et le fait devenir lui-même, fait de lui une personne, en affirme la personnalité ; de même, depuis très longtemps, on a perdu le sens de cette « famille », de cette familiarité avec le Christ, qu'est l'unité entre nous en Son nom (c'est pour cela que dans la

compagnie de l'Église peuvent entrer aussi bien un délinquant qu'un saint, et celui qui a le moins d'objections au fait qu'il y ait un délinquant, c'est le saint).

Intervention. Vous avez parlé de tendresse, la tendresse de l'homme envers lui-même et la tendresse de Dieu envers l'homme. J'aimerais en savoir plus, parce que la tendresse relève d'une sphère très intime, je n'arrive pas très bien à comprendre le rapport.

Giussani. La réponse est déjà dans la question. Vous dites que la tendresse relève, indique une sphère très intime, plus intime que moi pour moi-même. Et si je me considère moi-même, je me perçois moi-même, comme je l'ai dit tout à l'heure, comme une réalité qui, en ce moment, est faite par un Autre ; si j'ai conscience du fait que j'émerge du Mystère maintenant, je me vois moi-même avec émerveillement. Si je me regarde comme un donné, comme un don, je m'émerveille de moi-même, et je me regarde comme une mère regarde l'enfant qu'elle vient de mettre au monde. Mais notre orgueil, notre volonté d'affirmation nous rendent étrangers à nous-mêmes, ils nous rendent durs envers nous-mêmes. Voilà pourquoi je pense toujours à Rilke, à cette phrase : « Et tout est unanime à nous taire, moitié / honte peut-être, moitié indicible espérance ». Les deux choses vont ensemble. Et l'Église est le seul lieu où ces deux aspects de l'homme sont affirmés, le seul qui comprenne ce paradoxe ou cette contradiction, cette contradiction pitoyable et aimée (ce n'est pas la contradiction qui est aimée, mais l'unité qui se trouve dans cette contradiction). Mais ce que l'on m'a enseigné de plus beau, c'est le mot « miséricorde ». Il n'existe pas dans le dictionnaire. Ou plutôt, il existe dans le dictionnaire, mais c'est le seul mot intensément nécessaire, quotidiennement nécessaire, qui ne peut naître de notre expérience. Je me rappelle toujours (pardonnez-moi si j'ajoute cela, ensuite, je promets de ne plus parler) que quand j'avais trois ans, j'allais toujours aux Vêpres avec ma mère. Dans l'église, il y avait une grande chaire en forme de colimaçon d'or. J'étais là, assis avec ma mère, et il y avait le prêtre qui gesticulait et qui criait, et j'étais là, toujours très attentif ; à un moment donné, le prêtre a cité une phrase : « Même si ta mère t'abandonnait, je ne t'abandonnerais pas » (Cf. *Is* 49, 15). J'ai été tellement effrayé que je me suis mis à regarder ma mère qui se tenait là, et je l'ai regardée terrorisée par l'idée qu'elle puisse me laisser. Ma mère s'est tournée vers moi, elle m'a souri, et alors j'ai retrouvé mon calme. Mais dans un tout autre sens, ce moment est l'un des moments capitaux de ma vie : c'est à partir de ce moment, c'est à ce moment qu'a commencé la racine des choses que j'ai comprises. Avoir une mère est un événement, ce ne sont pas des lois morales à appliquer ; mais avoir une mère signifie, de l'intérieur, une impulsion pour se comporter d'une certaine manière, pour l'embrasser ou pour dire oui, ou pour pleurer parce qu'on a commis une erreur, parce qu'on a désobéi ; et cela vient de l'intérieur. Tandis que la morale, dans le monde entier, vient de l'extérieur et, normalement, elle devient une morale d'État, elle est accentuée étatique, parce que les valeurs morales qui s'imposent sont celles – comment dire – qui sont utiles à l'État, dans le moment historique qu'il traverse.

Modérateur. Nous vous remercions infiniment. Nous sommes émus et émerveillés. Un remerciement profond, y compris pour l'effort fait pour venir ici.

© 2024 Fraternità di Comunione e Liberazione pour les textes de L. Giussani